Avant-propos de l'éditeur

Un éditeur spécialisé est un peu comme un alpiniste professionnel, il connaît ses montagnes et il rêve à des sommets inviolés, en échafaudant des plans pour les expéditions futures. Il y a des livres qui sont comme ces pics inaccessibles, connus de tous et invisibles, des livres himalayens auxquels nous aspirons sans y croire tout à fait, mais qui sont la motivation même de notre métier. Ce sont les livres des maîtres inégalables, les livres qui ont fait date, les références absolues, inscrites à jamais dans toutes les biographies des titres essentiels, et à jamais introuvables. Manuscrits disparus, droits perdus ou endormis au sein de familles vénérables, dans des institutions séculaires… ou même au fond de monastères. Tout le monde les veut et personne ne peut démêler l'écheveau qui conduit jusqu'au pied de leurs cimes majestueuses.

Autant dire que je ne pensais pas pouvoir obtenir un jour le droit de publier *Budô*. Celui-là est un livre-Everest, le plus haut sommet peut-être, presque mythique. L'œuvre personnelle du plus grand maître contemporain, un livre secret, jamais diffusé, réservé aux disciples de la première heure, un livre fondateur, non seulement pour les pratiquants de la discipline dont il est question, mais aussi pour tous les autres, tant le parcours de Ueshiba dépasse le cadre de sa pratique martiale. Après de nombreuses tentatives infructueuses de ma part, je n'attendais plus rien de ce côté-là quand le téléphone a sonné pour me donner rendez-vous… à Francfort. Discussions, démarches avec mes interlocuteurs japonais et j'avais bientôt dans les mains la version anglaise du document, tout récemment traduit. Inutile de dire ici l'étendue de ma satisfaction.

Sa lecture et le travail qui suivit m'ont apporté un plaisir d'une saveur comparable. Le trésor mis au jour tenait ses promesses, et au-delà peut-être. Car s'il s'agit effectivement d'un manuel de base, d'une sorte de « précis » de la discipline, voulu par le Fondateur comme l'affirmation des principes fondamentaux, il faut comprendre qu'en fait de base, il s'agit d'un socle magistral, d'une pierre de foyer colossale sur laquelle peut se construire, non seulement l'aïkido dans toute son exigence, non seulement le *budô*, mais une philosophie totale de l'existence et de l'univers alentour, une vision parfaitement originale de la Voie à suivre pour l'accomplissement de l'homme et du monde. L'émotion du lecteur moderne est d'autant plus forte que l'ouvrage brille comme un diamant brut, sans concession pour un éventuel public – c'est un manuel de travail pour les instructeurs. Des injonctions fréquentes à « ne pas livrer ces informations secrètes sans discernement » ou à « réserver ces techniques à l'enseignement oral » nous rappellent sans cesse la dimension première du livre et on a un peu l'impression d'écouter le Maître lui-même livrant son enseignement sans fard et sans contrainte. La densité des phrases, l'exceptionnelle richesse de chaque paragraphe est

confondante. L'intuition s'installe au bout de quelques lectures : la beauté du texte ne vient pas d'un art d'écrivain, d'une habileté d'écriture, elle vient de ce que ces mots sont une parole, et plus, un acte. Ils transmettent une réalité qui les dépasse, éprouvée par le Maître, une vérité profonde, pénétrante, dite en toute simplicité et comme par accident. Voilà ce qui fait la force de ces mots, ils n'inventent rien, ils ne métaphorisent pas, ils n'enjolivent pas, ils transcrivent. Il en est de même avec l'étude technique, chaque enchaînement manifeste toute la dimension du *budô*, c'est-à-dire qu'on sent à la fois leur terrible efficacité martiale – on est loin ici de la polémique de l'aïkido moderne sur l'ancrage de l'art dans le réel ; Morihei est un guerrier, un ancien soldat ; il faut d'ailleurs le voir manier la baïonnette ! – et que tous ces enchaînements sont l'expression physique, dynamique, de principes fondamentaux d'une nature supérieure. Là encore, pas de notion de style ou d'école, mais une réalité transcendante et cachée dont Morihei Ueshiba est l'Initiateur. Cette cohérence parfaite de l'œuvre, où tout est acte et expérience, lui donne une force inégalable.

Cet homme, un jour, s'est présenté les mains vides pour se mesurer à un expert au sabre décidé à le tuer ; c'est le même homme qui, plus tard, fonde une Voie d'amour et d'épanouissement humain. L'étendue de sa vision l'assimile petit à petit à une sorte de prophète, annonciateur d'un monde meilleur… mais c'est le seul à ma connaissance à ancrer son message mystique dans le réel, à lier si totalement tous les plans de l'existence ensemble : « le visible et l'invisible », l'âme, le corps et l'esprit, l'individuel et le social, l'humain et le divin… et à être la preuve sans cesse manifestée de ce qu'il exprime. Voilà pourquoi ce traité a une telle force. C'est une pierre lisse et ronde, indestructible, et d'une absolue beauté.

Quant à la biographie de l'auteur qui la précède, elle ne dépare aucunement l'ensemble, d'une part parce qu'elle est de Kisshômaru Ueshiba, son fils et son successeur, et d'autre part parce qu'elle est à la fois pleine de pudeur, de tendresse et de précisions passionnantes. Je crois d'ailleurs qu'il est très intéressant de savoir y lire les silences comme les détails inattendus. Tout a du sens.

En finissant cet avant-propos, je ressens encore le plaisir que j'ai éprouvé en comprenant que j'allais pouvoir offrir *Budô* aux lecteurs français. Je souhaite que ce plaisir, ressenti aussi par toute l'équipe au travail sur cette édition, passe dans ces pages et se communique au lecteur. Que ce soit notre lien avec tous les passionnés, notre façon d'être en contact avec tous les amoureux du vrai *budô* et au-delà, avec la grandeur et la beauté.

Je laisse pour finir la parole à mon père, Henry Plée, qui a tenu à participer en esprit à l'aventure. Je l'en remercie ici.

— Thierry Plée,
éditeur.

PRÉFACE

BUDÔ N'EST PAS UN LIVRE ORDINAIRE. Plus qu'un manuel technique, plus qu'un historique du aiki-dô, il m'est apparu comme ce que j'appellerais « un mode d'emploi pour dépasser la technique ».
Mon âge et ma position dans les arts martiaux m'ont permis d'aller au Japon occupé de l'après Seconde Guerre mondiale, dès qu'il fut possible aux Occidentaux de s'y rendre et alors qu'il était encore interdit aux Japonais d'en sortir.
C'est ainsi que j'ai eu le rare privilège – unique je crois – de rencontrer la plupart des grands maîtres du *budô*, dont le maître Morihei Ueshiba.
Le moins que je puisse dire, pour ménager la mémoire des autres grands maîtres (titre donné aux fondateurs d'une école ayant créé un style propre), est que maître Ueshiba était presque leur opposé : paisible, heureux, spirituellement hors du commun et d'une efficacité réellement stupéfiante pour un petit homme de moins d'un mètre cinquante.

On a tendance à croire que seul le zen peut animer l'esprit des arts martiaux avec *dô* et en particulier celui du *aiki-dô*.
Aussi le croyais-je également, avant de rencontrer maître Ueshiba. Fort heureusement, mon ami traducteur, grand lettré, Rikutaro Fukuda, président du Pen Club japonais, m'avait mis en garde avant l'entrevue.
Spirituellement, les maîtres de *budô* japonais sont divisés en deux courants principaux.
Le courant zen, austère, où le bagage intellectuel et même physique est réduit à un minimum absolu afin de favoriser le non-attachement, le vide bouddhiste. Généralement le *kyû-dô* (arc) et le *iai-dô* (anticipation au sabre), mais aussi certains styles de *karate-dô*, sont de ce courant.
L'autre courant est une forme de « mysticisme-martial », issue du chamanisme et du shintoïsme. L'Homme aspire à éveiller la forme divine qui est en lui, son esprit divin – on pourrait dire notre « *kami* gardien » personnel – et, par la pratique d'un *budô* ou de rites secrets, recherche une transmutation le mettant en contact avec le Divin, les esprits (*kami*). Les maîtres de ce courant sont d'une habileté étonnante en révélations et en prophéties.
Contrairement à ce que l'on croit, la plupart des maîtres et des grand maîtres du *budô* furent, et sont encore, de ce second courant.

Maître Morihei Ueshiba était en communication permanente avec les *kami* de la nature et connaissait parfaitement les histoires de *kami* et de « gremlins » du vieux Japon.

Il n'employa jamais les méthodes zen ou la terminologie zen dans son enseignement du *aiki-dô*. Même si le célèbre bouddhiste zen, D.T. Suzuki, appela le *aiki-dô* « zen en action », il est certain que la conception

du *aiki-dô* par le maître Ueshiba n'avait rien de commun avec le bouddhisme en général ni avec le zen en particulier. La plupart des grands maîtres inspirés par le bouddhisme, et tout particulièrement le zen, sont à l'opposé de l'art martial authentique et même de la religion japonaise (le *shintô*).
En lisant l'ouvrage exceptionnel qui suit, il ne faudra pas perdre de vue ce qui précède, et qui sera peut-être une révélation pour certains.
S'il est vrai que le courant zen a effectivement été étroitement lié à la technique de certains grands-maîtres du passé (tels que Musashi ou Yagyû), si l'on veut évoluer en *aiki-dô*, il faudra se souvenir, aussi étrange que cela paraisse, que le *aiki-dô* de maître Morihei Ueshiba et le *jûjutsu* de maître Sokaku Takeda, ainsi d'ailleurs que la grande majorité des écoles issues du *jûjutsu*, sont orientés vers le courant mystique ésotérique (shintoïsme et chamanisme), dérivé de la doctrine Omoto-Kyô. Si cela vous intéresse vous pouvez vous rapporter au livre de chevet de maître Ueshiba, le *Kojiki*.

On sait rarement, et/ou on évite de le dire, ce qui à mon sens est une erreur, que parmi les grandes figures des arts martiaux, c'est-à-dire parmi les maîtres ayant été initiés par des maîtres « martiaux » d'avant l'ouverture du Japon à l'Occident à la fin du XIX^e^ siècle, seul le Maître fut reconnu par tous comme « Le » Grand Maître incontesté.
Ce fut aussi le seul à avoir fondé son style propre après avoir obtenu deux *menkyo kaiden* et un *okuden* qui sont des brevets extrêmement rares (surtout pour le second).

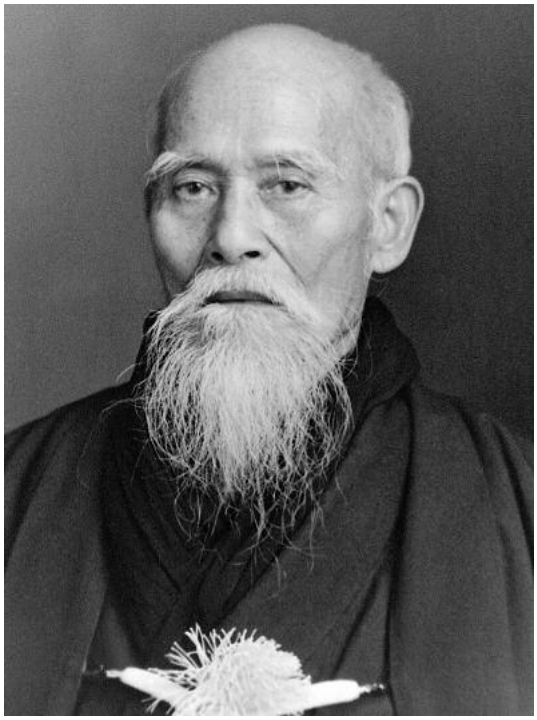
Tout ce qui précède a pour but d'essayer de vous faire comprendre que ce que vous allez lire dans cet ouvrage est susceptible de vous faire entrer dans le « *budô* idéal »… si vous faites plus que le parcourir sommairement.

— Henry Plée

Partie I

Introduction

par Kisshômaru Ueshiba



Morihei Ueshiba

Morihei Ueshiba est né le 14 décembre 1883 à Tanabe, dans la préfecture de Wakayama. Il était le quatrième enfant et le fils aîné de Yoroku Ueshiba, un fermier aisé qui possédait deux hectares de bonne terre. Son père était une personne très respectée dans la communauté locale et siégea dans le conseil du village durant vingt ans ; sa mère, Yuki Itokawa, venait d'une famille de propriétaires terriens d'ascendance noble.

Quand il eut atteint ses sept ans, Morihei fut envoyé à Jizodera, un temple bouddhiste proche de la secte Shingon, pour étudier les grands textes classiques du confucianisme et les écrits bouddhistes. Il se passionna immédiatement pour les contes merveilleux, les récits de miracles du moine bouddhiste Kobo Daishi le Vénérable. Dès cette époque, il commença à faire régulièrement certains rêves. Son père Yoroku, qui s'inquiétait de cette propension trop marquée pour le monde de l'esprit et pour le mysticisme, le poussait vers des exercices physiques et lui enseigna le *sumô* et la natation.

Morihei obtint son diplôme de l'école primaire supérieure et fut admis au tout nouveau cours moyen de la préfecture de Tanabe à l'âge de treize ans. Il dut quitter cette école avant d'en avoir le diplôme, mais obtint cependant la possibilité d'entrer à l'institut Abacus de Yoshida où il acheva ses études. Peu de temps après, il trouvait un travail à l'office des impôts de Tanabe, Service des revenus fonciers.

Tout aurait pu s'arrêter là mais en 1902, Morihei rejoint un mouvement populaire qui protestait contre la nouvelle législation sur la pêche et finit par démissionner de l'administration. Il monte alors à Tokyo dans le but de prendre son départ dans les affaires et travaille quelque temps comme employé dans le district commercial de Nihombashi puis ouvre son propre magasin : établissements Ueshiba, librairie et papeterie scolaire. La même année, une terrible crise de béribéri le terrasse et le contraint à quitter Tokyo pour se réfugier à Tanabe. Peu après son retour, il épousa Hatsu Itokawa (née en 1881) qu'il connaissait depuis son enfance.

Ce fut pendant ce premier séjour à Tokyo que mon père débuta véritablement l'étude des arts martiaux par le *jûjutsu* et le *kenjutsu* traditionnels.

En 1903, Morihei fut incorporé dans le 37e régiment de la quatrième division d'Osaka. Son tempérament et son talent déjà exceptionnel le distinguent : on le surnomme « le dieu des soldats » pour sa détermination au travail, son honnêteté… et son habileté à la baïonnette. L'année suivante, lorsque la guerre russo-japonaise éclate, il est envoyé au front comme caporal et en revient avec le grade de sergent pour son courage au combat.

Pendant ses moments de liberté, il continuait à s'intéresser aux arts martiaux et s'entraînait à Sakai, au *dôjô* de Masakatsu Nakai où il étudiait l'école Goto du Yagyû-ryû Jûjutsu.

Libéré de l'armée en 1907, Morihei retourne à Tanabe pour travailler dans la ferme familiale. Il participe beaucoup à la vie du village et devient notamment le dirigeant d'une association locale pour la jeunesse. Par ailleurs, son père avait profité d'une visite du judoka Kiyoichi Tagaki à Tanabe pour le convaincre d'enseigner le *jûdô* Kôdôkan à Morihei et n'avait pas hésité pour cela à transformer une grange en *dôjô*. Morihei n'en continuait pas moins à se rendre assidûment au *dôjô* de Sakai où il ne tarda pas à recevoir le diplôme de l'école Goto.

Les trois années suivantes, il se fixe à Tanabe et se plonge dans toutes sortes d'activités. En 1910, alors que sa fille aînée, Matsuko, vient de naître, il commence à s'intéresser de très près à un projet d'établissement d'une colonie dans l'île septentrionale d'Hokkaido et plus précisément à ses structures gouvernementales. Il ne se contentera pas de l'aspect théorique. Très tôt il fait appel à des volontaires de son association, constitue un groupe de colons et se retrouve rapidement à la tête d'un ensemble de cinquante-quatre familles (un peu plus de quatre-vingts personnes) qu'on appela le groupe Kishu. En mars 1912 ils quittent tous Tanabe pour se rendre à Hokkaido où ils arrivent au mois de mai et s'établissent sur un emplacement que Morihei avait reconnu et choisi au cours d'un voyage préparatoire, au lieu-dit de Shirataki, près du village de Yobetsu. Cet endroit était encore inculte et les arrivants eurent à lutter contre des conditions atmosphériques épouvantables et durent faire face à d'énormes difficultés pour fonder dans un lieu si sauvage le village qui porte encore le nom de Shirataki. Le groupe Kishu, opiniâtre, réussit à mener à bien de nombreux projets, envers et contre tout : cultiver de la menthe, élever des chevaux, se lancer dans l'industrie laitière, développer l'exploitation du bois de construction… rien ne les arrêta. Morihei se démena pour assurer le succès de cet établissement qui lui tenait tant à cœur. Il est directement à l'origine de nombreuses entreprises ambitieuses comme la construction d'une rue marchande à Shirataki, l'amélioration des conditions de logement, la création d'une école.

Ce fut pendant cette période que Morihei fit la connaissance de Sokaku Takeda, le célèbre maître du Daitô-ryû, dans une auberge, à Engaru, où il était lui-même de passage. Il s'entraîna intensément avec lui, et quelque temps plus tard il obtenait un certificat de Daitô-ryû Jûjutsu.

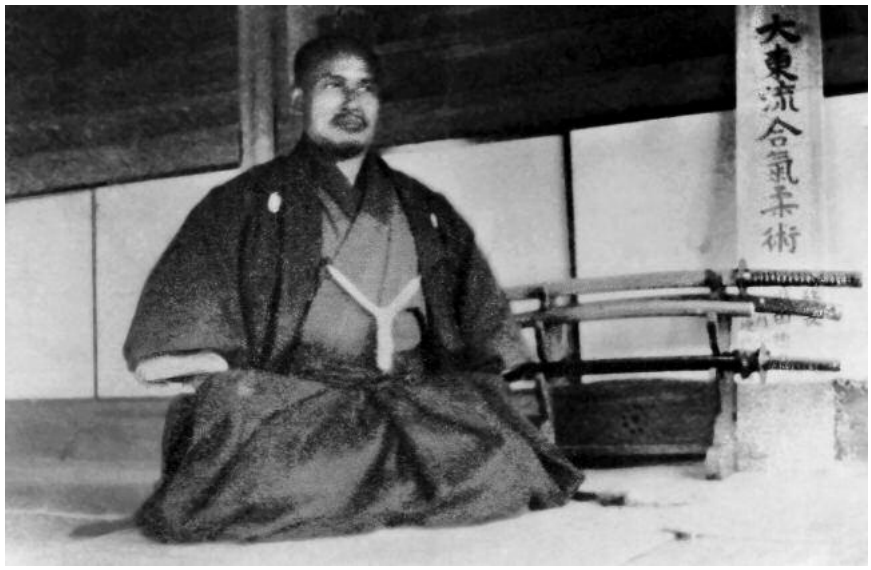
Grâce à l'expansion de l'exploitation du bois, Shirataki devint vite une petite ville prospère. Le 23 mai 1917, hélas, le village fut totalement détruit par un gigantesque incendie. Le printemps suivant, Morihei – qui avait été élu membre du conseil du village – fut entièrement pris par la reconstruction de Shirataki. En juillet de la même année naissait son fils aîné, Takamori. À la mi-novembre 1919, Morihei eut la douleur d'apprendre que son père était gravement malade. Il abandonna Hokkaido pour retourner à Tanabe, mettant ainsi fin à une aventure de huit années.

Pendant son voyage de retour, Morihei apprit que Onisaburo Deguchi, maître spirituel d'une secte en pleine expansion, Omoto-kyô, et célèbre pour son *chikon kishin* (technique de méditation, ascèse mentale qui doit conduire à la sérénité et rapprocher du Divin) se trouvait près de Ayabe.

Morihei se sentit le besoin d'aller le voir et resta à ses côtés jusqu'au 28 décembre. À la demande qu'il lui fit de prier pour son père, Onisaburo répondit : « Votre père est très bien comme il est ». Ces mots firent sur lui une impression profonde.

Yoroku Ueshiba décéda le 2 janvier 1920 à l'âge de soixante-seize ans. Sa mort fut un coup très rude pour mon père et ouvrit chez lui une période de confusion intérieure et d'instabilité émotionnelle. Il ne tergiversa pas. Peu de temps après, à la recherche d'une vie plus spirituelle, il rejoignit Onisaburo Deguchi à Ayabe avec toute sa famille. Pendant huit ans encore, il vécut dans un petit logement derrière l'école primaire, à l'intérieur même de l'enceinte sacrée du Omoto-kyô. Durant tout ce temps, il eut la confiance absolue du Maître et participa à de nombreux exercices et pratiques spirituelles de la secte. Très vite, avec l'assentiment de Onisaburo, Morihei transforma une partie de sa propre habitation en *dôjô* avec dix-huit nattes de paille et ouvrit son « Académie Ueshiba » où il enseigna les arts martiaux aux adeptes d'Omoto-kyô.

Il était dit pourtant que mon père ne serait pas épargné. Sa première année à Ayabe fut à nouveau marquée par une tragédie personnelle : il perdit ses deux fils, emportés tous les deux par la maladie. Takemori mourut au mois d'août, âgé de trois ans, et, en septembre, ce fut au tour de son second fils, Kuniharu, âgé d'un an.



Morihei, âgé de trente-huit ans, dans son premier dôjô. *En 1920, Morihei et sa famille allèrent au Omoto-kyô, à Ayabe, près de Kyoto. L'Académie Ueshiba y vit le jour. Morihei y enseignait le Daitô-ryû Aiki-jujutsu aux adeptes de l'Omoto-kyô.*